

Achou  
gratuits  
13 Mai 37

# Littérature et propagande

PAR THIERRY MAULNIER

Remercions les auteurs de *Liberté*. Cette pièce de théâtre, consacrée à la gloire du front populaire, a réussi ce que n'avaient réussi ni les procès de Moscou, ni les horreurs de Barcelone : elle a ouvert une brèche dans l'unanimité, jusqu'ici parfaite, de nos écrivains de gouvernement. Ce n'est pas seulement à *La Flèche* de M. Bergery, qui n'a jamais négligé une certaine coquetterie anticonformiste, c'est aussi au servile Vendredi que, cette fois, on s'est ému. La bassesse et la médiocrité de la pièce ont découragé jusqu'au zèle politique le plus aveugle, jusqu'aux partis pris les plus acharnés. On savait depuis longtemps déjà, — depuis la statue de Gambetta, depuis le grand Palais — que le régime a l'art officiel qu'il mérite. Mais il n'avait guère tenu, jusqu'à présent, de faire sa propagande au théâtre. L'essai est désastreux.

Avec *Liberté*, l'art de propagande est donc descendu à un niveau si bas qu'il inquiète et qu'il indigne ceux-là même au profit de qui la propagande s'exerce. Ne croyons pas, pourtant, qu'un aussi humiliant échec nous préserve de nouvelles et prochaines tentatives. Ces tentatives seront faites, et il est à craindre que leur échec soit moins éclatant. Certes, nous pouvons être sûrs d'avance que la propagande du régime, installée au théâtre, y apportera toujours avec elle la sottise et l'arnal. Cependant, on peut penser qu'instruits par le désastre actuel, les auteurs des futures œuvres de propagande y dépenseront un peu plus de talent, de goût et d'ingéniosité. Ces œuvres seront moins normales, ou moins ridicules ; elles n'en seront que plus dangereuses, puisqu'elles pourront réussir à abaisser l'esprit public et le goût du public sans les rebuter.

Il ne s'agit pas, remarquons-le bien, de condamner comme vouée d'avance à l'échec toute œuvre d'art, toute œuvre littéraire commandée par une intention politique, ou même exécutée, par ordre, et par des artistes officiels. Il n'est pas rare, loin de là, que l'artiste mène à bien une œuvre dont il n'a pas trouvé en lui l'inspiration et l'exigence premières. De très grandes œuvres ont été de tout temps créées à la demande des hommes au pouvoir, pour les honorer, pour les servir, parfois mé-

me pour les flatter. Mais l'œuvre officielle de propagande dépend doublement de conditions extérieures à l'artiste, ou aux artistes, qui sont chargés de son exécution : non seulement elle doit être conforme à une certaine doctrine, qui lui est imposée, mais encore elle doit, pour ainsi dire, lui concilier le public. De là le caractère particulier de l'œuvre de propagande ; étant destinée à la publicité, elle doit flatter le public, et tout sacrifier à le conquérir. Le plus grave risque qu'elle court n'est peut-être pas dans la complaisance qu'elle a pour les puissants qui l'inspirent, mais dans la complaisance, qu'elle est forcée d'avoir pour la foule à laquelle elle est destinée. Toute œuvre d'inspiration politique n'est pas nécessairement une œuvre de propagande ; il en est, soit à l'apogée d'une civilisation heureuse, soit au contraire, dans l'inquiétude, les déchirements civils ou l'humiliation, auxquelles le bonheur ou le malheur publics fournissent leurs thèmes, leur climat d'orgueil, de révolte ou de sérénité. Pour ces œuvres-là, le motif politique qui leur a donné naissance, — fût-ce, comme pour l'*Enéide*, le conseil ou l'ordre d'un souverain, — n'a rien été d'autre que l'occasion qui leur a donné naissance, le choc qui éveille dans l'artiste l'esprit créateur, mais ne le limite, ni ne l'engage, ni ne l'abaisse. De là ces œuvres qui, loin de chercher à attirer et persuader leur public par une sorte de racolage, élèvent au contraire tout un groupe humain prospère ou misérable vers son expression suprême, au-dessus de son triomphe ou de son humiliation.

Le destin de l'œuvre de propagande, au contraire, est d'être l'esclave moins encore de la doctrine qu'elle illustre que du public auprès duquel elle doit la répandre. Par là, elle se trouve attirée, non seulement dans la voie de la médiocrité — le succès politique d'une œuvre nécessitant des complaisances semblables à celles que demanderait son succès commercial — mais encore vers une destinée directement contraire à sa destinée d'œuvre d'art. Car, chargée de rendre les mêmes services que le journal, ou la réunion publique, elle doit faciliter l'accès du public vers les vérités ou les erreurs qu'elle enseigne, elle doit simplifier et vulgariser une doctrine ; elle se trouve donc en quelque sorte inférieure à la doctrine qui l'a inspirée, — même et surtout lorsque cette doctrine est grossière. Or, le propre de l'œuvre d'art est d'atteindre sa suprême existence au-dessus et non au-dessous de la valeur propre des thèmes, qu'elle utilise, d'élever et non d'abaisser la matière dont elle se sert.

Il est clair, en d'autres termes, que la loi de l'art et de la littérature de propagande est dans la facilité, tandis que la loi de l'art lui-même est dans la résistance qu'à cette facilité il oppose. L'art de propagande ne demande rien au public — lecteur ou spectateur, — l'art exige de lui beaucoup, et d'abord qu'il fasse effort contre lui-même. Tout ce qui, de l'attention du public, est appelé dans l'œuvre vers des joies réservées et difficiles, vers de hauts et durs symboles, vers la volupté la plus chèrement conquise, tout cela est perdu pour la propagande ; tout cela est gagné pour l'œuvre d'art. L'art est rigueur : ce qu'il y a de plus valable en lui est donc ce qui ne se plie pas au spectateur, mais tend à s'opposer à lui et en quelque mesure le refuse. L'œuvre d'art de propagande ne remplit bien sa mission de propagande que dans la proportion même où elle tend à s'écarter de sa destinée d'œuvre d'art.

Ce qui nous paraît évident de toute œuvre de propagande — étant bien entendu que ce qui définit l'œuvre de propagande n'est pas d'avoir été décidée pour un motif politique, mais d'être organisée pour une fin politique extérieure à elle-même — n'est pas également évident pour toute œuvre de propagande. Si toute propagande astreint l'œuvre à une certaine complaisance envers le public, la propagande de la démocratie pousse cette complaisance jusqu'au dernier degré de la servilité. Car l'œuvre chargée de la propagande démocratique, contra toutes les œuvres de propagande, procède tout naturellement

par les moyens les plus bas, — par des moyens, en quelque sorte, électoraux. A certaine tendance vers la facilité qui est propre, à toute œuvre de propagande, s'ajoute alors le goût proprement démocratique de la facilité, et l'artiste, non content de flatter le public, se voit forcé de flatter dans le public les sentiments les plus médiocres. Ainsi il commence à déchoir, s'il met son œuvre au service de la propagande ; et il déchoit doublement, si cette propagande est celle de la démocratie.

Thierry MAULNIER.